



## *Saint-John Perse : Atlantique et Méditerranée*

Colloque international – Tunis, 15-16 avril 2004

### **Le monde méditerranéen dans la correspondance de Saint-John Perse**

Maria-Giulia Longhi  
Université de Milan

*“cette mer d’azur ignorante de l’ombre”*

(Saint-John Perse, *Œuvres complètes*,  
Paris, Gallimard, 1972, p. XXXVI)

La plupart des lettres recueillies par Saint-John Perse dans le volume de ses œuvres complètes, présentent, à côté de la date, le lieu de provenance, et aussi parfois le nom de la région, souvent réduit aux seules initiales. Une indication topographique précise caractérise, dans la partie consacrée aux *Lettres d’exil*, douze des quatorze lettres écrites du bord de la Méditerranée: “«Les Vigneaux», presqu’île de Giens (Var)”.

La maison des *Vigneaux*, à l’intérieur de la propriété de *La Polynésie* dans la presqu’île de Giens, était devenue, à partir de 1957, le lieu du séjour en Europe d’Alexis Leger. C’était “le toit” offert au poète non pas “par un groupe d’admirateurs et amis littéraires d’Amérique”, comme il l’affirme dans sa *Biographie*,<sup>1</sup> mais le don généreux de Mrs Henry Tomlinson Curtiss, la destinataire de trois des douze lettres qui portent la mention «Les Vigneaux». Elle était en fait une des amies américaines du poète, ainsi que M. Francis Biddle (à qui sont destinées deux lettres depuis les Vigneaux) et son épouse Katherine Garrison Chapin (une lettre). Pourtant le rôle joué par Mina Curtiss, dans la recherche et l’acquisition d’une maison dans le Midi de la France, a été unique. Il n’est donc pas exceptionnel que les lettres les plus riches d’indices sur le monde méditerranéen l’aient comme destinataire.

Il reste six lettres de ce *corpus*: quatre adressées à Jean Paulhan, une à André Rousseaux et une à Louis-Marcel Raymond. Celle-ci est chronologiquement la dernière de cette correspondance depuis le Midi de la France, qui s’étale sur une période allant de juillet 1957 à novembre 1966. La partie la plus consistante, huit lettres, appartient aux trois premières années: trois lettres en 1957, une en 1958, quatre en 1959. En 1960, 1961, 1962, et 1965, on ne trouve

qu'une lettre par an. Aucune correspondance du Var en 1963, ni non plus en 1964. Deux lettres portent la date 1966, dont la dernière est justement celle à Louis-Marcel Raymond du "4 nov.[embre] 1966". Saint-John Perse adresse au botaniste canadien toute une série de questions à propos de ses recherches et de son œuvre scientifique qui semblent ouvrir des perspectives sur l'Asie ou le Grand Nord canadien plutôt que sur le monde méditerranéen, évoqué seulement dans la mention, entre parenthèses, des "vieux botanistes français statufiés à Montpellier"<sup>2</sup>. Il confirme à Raymond ce qui était devenu son mode de vie depuis neuf années: "Je séjourne désormais six mois en France (juin-novembre) et six mois en Amérique, où j'ai gardé ma résidence officielle".<sup>3</sup>

Cette existence divisée entre deux continents, entre Atlantique et Méditerranée est mise en scène dans la Pléiade comme relevant

[d']un hasard presque pénible, [d']une "ironie du sort" suivie, d'une adaptation progressive, puis d'une véritable conversion à l'amour de cette nouvelle terre [la Provence maritime], favorisée par la ressemblance inespérée avec certains traits antillais: la flore, le climat, la chaleur, le vent. Deux pages entières de la Biographie, une dizaine de lettres, sont ainsi consacrées à ce travail de recréation du réel.<sup>4</sup>

A l'aide de la correspondance authentique publiée dans ces dernières années, on voudrait redessiner les étapes principales de ce parcours, pour revenir par la suite aux vraies-fausses lettres des *Œuvres complètes*.

J'ai partagé mon exposé en trois sections: cherchant d'abord à capter la rêverie autour de la Méditerranée telle que l'on peut la déceler dans quelques lettres (*Rêver la Méditerranée*), analysant par la suite les éléments choisis par Alexis Leger pour décrire à ses destinataires sa vie en Provence Maritime (*Vivre la Méditerranée*), tâchant enfin à montrer comment le monde méditerranéen a été inscrit dans la correspondance présentée dans la Pléiade (*Ecrire la Méditerranée*).

---

<sup>1</sup> Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard "Bibliothèque de la Pléiade", 1972, p. XXVIII. (abr.: O.C.)

<sup>2</sup> "Et qui donc me parlera encore du caribou canadien? Des vieilles études d'ethnographie dans votre pays? De l'étonnant voyage de Michaux dans le Grand Nord canadien? (sujet toujours brûlant entre nous, car je vous ai toujours reproché, vous le savez, et vous reproche encore, de n'avoir pas consacré à ce grand et passionnant méconnu le livre que, pour la France, j'attends de vous!) (pourriez-vous me dire s'il figure parmi les vieux botanistes français statufiés à Montpellier?)", O.C, p. 997.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Mireille Sacotte, *Saint-John Perse*, Paris, Belfond, 1991, p. 40.

## 1. Rêver la Méditerranée

Les *Lettres à une dame d'Amérique, Mina Curtiss*, récemment publiées par Mireille Sacotte dans les *Cahiers Saint-John Perse* montrent bien que la recherche d'un abri en Europe n'a pas été facile. Alexis Leger, qui a vite renoncé à l'achat d'une île bretonne, s'enquiert dans sa correspondance des différentes propositions envisagées par Mina, en discute avec elle les avantages et les désavantages, essayant, surtout au début de la quête, de faire "tout [son]possible pour ne pas entretenir [une] illusion"<sup>5</sup> qu'il avait peut-être contribué à faire naître, comme il l'explique dans une lettre à sa cousine Jeanne Sainsière, veuve de Jacques Richet. L'intérêt que Mina portait alors à Bizet, avait en fait amené son amie américaine à s'intéresser à l'histoire de la petite île du Grand-Ribaud, près de la presqu'île de Giens. En présentant Mrs. Henry Tomlinson Curtiss à sa cousine, Alexis Leger ne lui écrivait-il pas:

Elle avait fini, en effet, par s'attacher personnellement à l'évocation romantique de cette île, au point de s'enquérir même, un moment, des possibilités de l'acquérir, et continue de lui garder, dans sa pensée, beaucoup d'attachement imaginaire. Peut-être en suis-je moi-même un peu responsable par tout ce que j'ai eu occasion de lui en dire, au souvenir de mes anciennes croisières à voiles de ce côté-là.<sup>6</sup>

Est-ce que ce souvenir n'a-t-il pas eu une influence décisive sur le poète lui-même, avant même que le choix ne tombât sur la maison de la presqu'île de Giens? Dans la lettre datée "Washington, vendredi [1956]", après avoir considéré les différentes maisons détectées par Mina,<sup>7</sup> Alexis Leger suggère finalement de chercher au Cap Bénat, dont des amis de France "qui partageaient un peu [ses] goûts et [ses] dégoûts"<sup>8</sup> lui avaient souvent parlé, mais qu'il n'avait jamais vu "que de mer":

C'est encore, paraît-il, un des points de la côte des Maures qui échappent le plus à la ruée estivale, en raison de son écart péninsulaire et de son éloignement de la route côtière, ainsi que

---

<sup>5</sup> Mireille Sacotte, *Lettres à une dame d'Amérique, Mina Curtiss (1951-1973)*, Textes réunis, traduits et présentés par Mireille Sacotte, in *Cahiers Saint-John Perse*, n.16, Gallimard NRF, Fondation Saint-John Perse, 2003, p. 60.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>7</sup> Alexis Leger propose en fait à Mina d'examiner de plus près "quelques-unes des offres de l'agence": "et tout d'abord la fascinante villa de pierre de *St-Aygulf* [...] à l'estuaire de l'Argens (exposée à l'humidité, jadis à la malaria, et peut-être encore aux moustiques?); la petite villa moderne, "à l'extrémité du *Cap de St-Tropez* (?) [...] (St-Tropez en général passe pour très handicapé, face au Nord, par le mistral et les grands coups de froid d'hiver.) La maison au Cap Ferrat, à flanc de rocher qui semble en elle-même extrêmement attrayante" et qui lui avait été très particulièrement recommandée par Pierre de Polignac pour "sa sécheresse, son élévation et sa salubrité"; la propriété offerte au Canadel, près du Lavandou, avec "descente à la mer" et "aménagement dans les rochers" (*Ibid.*, p. 61, 62, 63).

de son régime de propriétés closes jusqu'à la mer. L'atmosphère y est beaucoup moins «Côte d'Azur» et les retraites plus naturelles, la vie moins soumise à l'ambiance de faux luxe, et aussi bien, je crois, moins onéreuse. C'est là que s'est fixé, modestement, mon bon ami le Président Auriol. On y fait face au groupe des îles (Levant, Port-Cros, Porquerolles), et l'on y garde même un œil sur cette impertinente île du Grand Ribaud et sur son ironique «strip-tease». C'est au bout de ce Cap qu'une propriété privée s'est installée dans cet extraordinaire Fort de Brégançon, une sorte de petit Mont St-Michel relié au rivage rocheux par une digue – un des rares endroits qui ait vraiment de l'accent et de la gravité dans tout ce Midi de carton-pâte – un des seuls en tout cas dont le tourisme méridional et le cosmopolitisme aient cru devoir se détourner.

Mon ami l'explorateur Haardt s'était retiré quelque part par là avant sa mort, non loin, je crois, d'un phare ou sémaphore, et du vieux château de Retz (XVIIe s.). Très peu de gens s'engageaient de ce côté-là, où l'on excursionnait surtout par mer, le littoral étant coupé par quelques grandes propriétés privées, demeurées provinciales et presque nordiques. Je ne sais si la petite propriété a pu, depuis, s'y développer. L'endroit doit être encore exceptionnel pour le Midi, et certainement encore assez hors circuit.<sup>9</sup>

Au Cap Bénat et à ses environs sont consacrés dans cette lettre deux longs paragraphes: Alexis Leger donne toute une série d'éléments qui accèdent à ses yeux ce coin de la côte des Maures (les opinions d'amis en France, la résidence de Vincent Auriol, la présence de l'histoire, le peu de tourisme genre "Côte d'Azur", les connotations "nordiques"). Tout cela fait du Cap Bénat un lieu idéal, en opposition au "Midi de carton-pâte" du tourisme estival plus haut évoqué. Leger le sait bien qui écrit à Mina Curtiss: "Voilà [...] une bien longue lettre, et sur la matière d'un rêve où je suis moi-même comme l'égoïste somnambule!"<sup>10</sup>

Dans la lettre de Wellfleet, du "20 septembre [56]", le mot "rêve" revient à nouveau à propos de la maison que Mina a trouvée dans la presque île de Giens. C'est la première description de la maison des Vigneaux:

L'évocation d'un grand parc riverain avec jardin exotique! Dans la *presque île* de Giens, m'a fait presque perdre l'équilibre, car la situation semble idéale: une *île* comme les «Îles d'Hyères» voisines, mais reliée à la terre; un excellent climat; un éloignement suffisant de la coulée touristique et du cosmopolitisme de grand luxe; la commodité immédiate d'un petit

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 63-64.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 64.

village et la proximité du petit port d'embarquement vers les Îles; beaucoup d'autres choses encore... Mais le rêve là encore semble trop beau [...] <sup>11</sup>

Dans la lettre du 1er octobre 56 écrite depuis Wellfleet, il avoue que la grande propriété de la presqu'île de Giens lui fait un peu peur "dans son subconscient".<sup>12</sup> Et dans une longue parenthèse il énumère ses craintes:

(peur des frais d'équipement moderne, de chauffage, d'entretien et de réparations, d'ameublement aussi, peut-être même de domesticité ou de gardiennage; appréhension aussi de ce que mentionne le *Guide Bleu*: présence d'un grand Hôpital et voisinage du plus vaste "camping" de France, déversoir estival de Marseille et de Toulon).<sup>13</sup>

Mais, comme on sait, toutes ces peurs, nées aussi surtout de la précarité de sa situation financière, seront surmontées à l'aide de ses amis américains. En juin 1957, Alexis Leger revient donc en France pour la première fois depuis dix-sept années de séjour aux États Unis.

## 2. Vivre aux bords de la Méditerranée

Depuis *Les Vigneaux* le 25 juin 1957 il envoie une lettre pleine de reconnaissance à Mina Curtiss.<sup>14</sup> Il se décrit "levé avant le jour", "seul, encore dans la maison, et les pieds nus sur les tuiles nues de [sa] terrasse balcon"<sup>15</sup> courant à l'escalier qui le mène vers son toit "chaque jour aussi surpris par cet incomparable, invraisemblable site qui [...]l'étourdit encore un peu comme une hallucination heureuse, comme un étrange coup de destin"<sup>16</sup> sous la baguette de magicienne de Mina. "[E]n plein air, sur la première marche de l'escalier de pierre vers la

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 71-72.

<sup>14</sup> Dans les vraies lettres à Mina Curtiss, Alexis Leger signe Pierre et s'adresse à son amie de ce même prénom. Pour Mina ce nom renvoyait à Pierre le Grand mais aussi au tsar Pierre Ier Alekseïevitch, Mina ayant suivi son frère Lincoln avec sa troupe de ballet à Moscou et Saint-Petersbourg et s'étant constitué une bibliothèque de manuscrits russes anciens. Alexis Leger signait ses lettres à Mina de ce même prénom qui provenait, dans son cas, de la grille, signée Pierre Fenestre datée de 1629, "pièce authentique de vieille ferronnerie bourguignonne rapportée de France par Mrs Curtiss, qui figura longtemps sur une des façades de son hospitalière demeure de "Chapelbrook" [propriété de plaisance de Mina Curtiss près d'Ashfield dans le haut Massachussets], et qu'elle devait offrir un jour à Saint-John Perse pour sa résidence des "Vigneaux", comme on peut lire dans la note de la Pléiade, p.1330.

<sup>15</sup> *Lettres à une dame d'Amérique*, op. cit., p. 76.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 77.

mer”,<sup>17</sup> regardant la mer d’en haut, c’est ainsi qu’il se montre à sa destinataire, aux moments de sa “première prise de racines dans cette solitude lumineuse des *Vigneaux*”.<sup>18</sup>

Le monde méditerranéen est ici évoqué par “la bouffée d’haleine aromatique”<sup>19</sup> du petit maquis et par “un vieux figuier poussé bas, qui a livré “onze figues noires, merveilleuses”.<sup>20</sup> Des animaux aussi viennent peupler cette lettre: les cigales et un rossignol, que “tout le va-et-vient des derniers ouvriers en retard d’exécution n’a pu encore [...] déloger”<sup>21</sup> de la gorge sous la terrasse. “Il chante tard dans la nuit, si solitairement et si confidentiellement, qu’il semble bien le faire à [...] l’intention”<sup>22</sup> du poète. “[E]t réussit à l’émouvoir”.

La première nuit où, tout dépaysé encore, avec ce fond d’anxiété qui menace toujours un peu l’étrangeté de ma solitude en tout lieu, je me suis accoudé à la balustrade de briques de ma plus haute terrasse, sous un ciel comme je n’en ai vu qu’aux Tropiques, ce petit chant d’oiseau (que je hais tant littérairement) a pris pour moi un tel accent humain qu’il a su me relier, de l’autre côté de l’Atlantique, à tout ce qui vit et vivra toujours pour moi, auprès de vous, à *Chapelbrook*.<sup>23</sup>

Cette phrase me semble montrer, encore en germe dans l’écriture privée d’Alexis Leger, le mélange inextricable, l’interpénétration des motifs atlantiques et méditerranéens, que les critiques ont décelés dans les lettres reprises dans la *Pléiade*.<sup>24</sup>

La lettre suivante est datée 29 septembre 57. Alexis Leger est à la fin de son premier séjour aux *Vigneaux*: “Je viens d’habiter presque un absolu”,<sup>25</sup> écrit-il, “Je ne puis mesurer ce que j’ai consommé ici de temps, hors du temps, car la vie, depuis mon arrivée aux *Vigneaux*, a été faite d’une seule journée lumineuse [...]”.<sup>26</sup> Il apprécie tout particulièrement le charme de l’arrière-saison: “*La Polynésie*, vidée de tous occupants et visiteurs, est maintenant “at its best” [...] La lumière est inouïe, avivée encore [...] par les crises en série du mistral. Le fond de température

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 81

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Cfr. R. Ventresque, *Le Songe antillais de Saint-John Perse*, Paris, L’Harmattan, 1995, p. 205; M. Gallagher, *La créolité de Saint-John Perse*, in *Cahiers Saint-John Perse*, n. 14, Paris, Gallimard, 1998, pp. 179-187.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>26</sup> *Ibid.*

reste incroyablement doux et permettant le bain malgré le vent”.<sup>27</sup> Il a acheté quelques plantes: “deux citronniers, un eucalyptus, trois mimosas et dix lauriers”.<sup>28</sup>

Presqu’à la même époque, le 30 septembre 1957, Alexis Leger écrivait à Katherine Biddle:

J’ai vécu ici d’une vie un peu irréelle, presque somnambulique, hors du temps et du lieu, et je reprends à peine pied dans la réalité, maintenant qu’il me faut faire des valises et m’arracher au rêve. Rêve mêlé parfois d’un peu d’effroi, car tout ce qui m’a été donné là par miracle était peut-être un peu trop beau pour moi, qui ne suis pas, matériellement, à hauteur de tel don. Dot, angéliquement, s’emploie à calmer les angoisses irraisonnées qu’entretient en moi, par habitude, le démon de l’Absurde et de l’Insécurité. La lumière méditerranéenne fait le reste, en m’aveuglant à souhait. La santé en tout cas semble parfaite sous ce climat, ou dans ce lieu particulier vraiment exceptionnel. Je n’y ai pas manqué un bain jusqu’à ce jour, et je suis sûr que je pourrai continuer d’y nager jusqu’à la fin d’Octobre [...] l’eau est d’une rare qualité, presque tropicale par sa clarté, avec plus de vivacité que sous les Tropiques.<sup>29</sup>

Il se peint à Katherine Biddle déroulant son tuyau d’arrosage, ou bien penché “patiemment pour mettre en terre quelque modeste plante sauvage arrachée au voisinage”<sup>30</sup> ou bien encore sifflant ses pensées “les plus claires et les plus confiantes pour aller faire un tour avec Dot jusqu’aux falaises dramatiques”.<sup>31</sup>

D’après ses lettres de 1957, on voit chez Alexis Leger la surprise face au monde méditerranéen. “Je vous parlerai peu à peu de tout ce qui m’échoit et me surprend ici”,<sup>32</sup> écrit-il à Mina Curtiss, au début de l’été. Et à la fin de septembre, se rappelant de son amie en visite aux *Vigneaux*, il semble s’associer à elle dans un mouvement de stupéfaction:

en nageant ce matin encore [...] j’ai pensé à Pierre de *Chapelbrook* au milieu de sa clairière d’eau méditerranéenne, à sa danse dans l’irréel, et à son émerveillement discret de découvrir des plumes de paon à la Mer de Midi, qui fait ici la roue pour qui l’aime d’un œil neuf.<sup>33</sup>

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>29</sup> Carol Rigolot, *Courrier d’exil, Saint-John Perse et ses amis américain (1940-1970)*, Textes réunis, traduits et présentés par Carol Rigolot, in *Cahiers Saint-John Perse*, n.15, Paris, Gallimard, 2001, p.244-245.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 246. Carol Rigolot rappelle en note le *Poème à l’Étrangère* et signale que “SJP avait d’abord écrit «falaises désertiques» avant de choisir «dramatiques».” (*Ibid.*).

<sup>32</sup> *Lettres à une dame d’Amérique*, op. cit., p. 82.

C'est le climat "exceptionnellement sec, pour un voisinage si proche de la Mer";<sup>34</sup> ce sont la lumière, l'eau, le mistral qui étonnent Alexis Leger. Et aussi, comme il lui arrive dans n'importe quel endroit, il manifeste son intérêt pour la flore locale ainsi que pour les animaux.

## 2. 1. L'animalier méditerranéen

De la correspondance avec Mina on peut prélever toute une série d'animaux. D'abord de chats, petites bêtes que la destinataire de Saint-John Perse aimait beaucoup. Un "affreux irrésistible et toujours imprévisible petit chat noir, fils d'une chatte sauvage capturée dans le pays [...] m'a complètement domestiqué", lui écrit Leger le 7 août 1958, "encore qu'il affecte de ne pas me connaître – me rejoignant dans mon «maquis», sans se laisser caresser – affolant le chien Drak et se jouant de sa jalousie en grimpant d'un seul bond dans les cyprès".<sup>35</sup> (p. 95-96). Les "diableries d'un petit chat sauvage, dédaigneux des souris, mais qui danse merveilleusement avec sauterelles et papillons de nuit, me subjuguent au point de me faire presque oublier l'inoubliable Parkie",<sup>36</sup> affirme-t-il le 26 septembre 1958.

En 1961, "[u]n chat [le] suit dans la broussaille, qui s'appelle «Le Sacripan». Il se délecte de sauterelles et de lézards sans en ressentir le moindre mal."<sup>37</sup> La même année le poète croise "encore" la piste de [s]on couple de renards" qui, "par quelque nuit de lune", se montre "aux abords de la maison quand toutes les villas ferment".<sup>38</sup>

"Un couple de rossignols a repris son nid dans les lentisques au bord des marches de l'escalier de pierre",<sup>39</sup> annonce-t-il le 6 octobre 1965, apprenant en même temps à Mina que, signe d'hiver précoce, "des cigognes d'Alsace, déconcertées par les bouleversements d'Afrique, se sont arrêtées au camp d'aviation d'Hyères"<sup>40</sup> et que "[e]n attendant, tous les menus oiseaux de France, si peu connus du grand public, [se sont rassemblés] en masse pour se préparer à la grande migration trans-méditerranéenne".<sup>41</sup> Il aime voir les roitelets et rouge-gorges se faufiler parmi les gros troncs des cyprès abattus en 1966, "prêts à nicher là, pour l'hiver, à proximité des cuisines."<sup>42</sup>

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>34</sup> Lettre à Katherine Biddle du 30 Septembre 1957, in *Courrier d'exil*, op. cit., p.246.

<sup>35</sup> *Lettres à une dame d'Amérique*, op. cit., p. 95-96.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 170.

«Sacripant» revient aussi dans quelques lettres à Jean Paulhan. Le 23 novembre 1960, après l'annonce que le prix Nobel de Littérature lui avait été décerné, il écrivait à l'ancien secrétaire de la NRF:

“Les Vigneaux” sont sauvés et mes voyages d'Amérique en France. C'est là l'important de l'affaire. Gardez-vous donc en forme pour nos prochaines parties de “pétanque”. Je reviendrai maintenant chaque été. J'entreprends mes clotûres, mais je n'améliore rien du terrain pour ne pas vous faire la part trop belle. Et je vous promets meilleur handicap que les intempestivités du «Sacripant»: un petit âne sicilien ou même un “chetah” si j'accepte l'offre d'un lecteur du Bengale.<sup>43</sup>

Le 25 juillet 1961, invitant Paulhan aux *Vigneaux*, Leger écrit: “Votre chambre vous y attendra, gardée par Dieulefit, dit Minou, dit le Dauphin, dit Coco, dit Truffes, toujours très fier de sa correspondance avec vous. Le Sacripant rêve de balles de pétanque<s>. Les iules et mantes religieuses rêvent d'aigles et gypaètes descendant vers Port-Cros. Je ne sais rien de vos fourmis des îles.”<sup>44</sup>

C'est à Paulhan qu'il présente par lettre, le 4 octobre 1963, son “nouveau compagnon des ‘Vigneaux’, un grand chien d'étrange race (originaire du désert de Gobi, acclimatée au Kenya et en Rhodésie ... pour la chasse au lion)”.<sup>45</sup> Il s'agit de Richard, dont Leger parle aussi dans des lettres à Mina Curtiss et dont il rappelle l'effroi aux “trois modulation d'appel et deux de réponse” qu'il réussit à tirer de la “petite chouette de terre cuite” donnée par Paulhan à Diane/Dot: “Aucun dialogue encore avec la petite chevêche de vos cyprès et de nos genévriers de Phénicie: c'est une flûte pour hulotte <et> du Nord” finit par conclure le poète.<sup>46</sup>

---

<sup>43</sup> Joëlle Gardes-Tamine *Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan (1925-1966)*, édition établie, présentée et annotée par Joëlle Gardes-Tamine, *Cahiers Saint-John Perse*, n. 10, Paris, Gallimard, 1991, p. 184. Joëlle Gardes-Tamine rappelle que “[l]e mot ‘chetah’ utilisé dans le vocabulaire anglo-indien du nord de l'Inde signifie multicolore, tacheté et sert à désigner le tigre. Durant la période coloniale, il n'était pas rare, dans l'Inde, d'offrir un tigre en cadeau à une personne de qualité. L'animal était ensuite domestiqué.” (*Ibid.*).

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 269. Joëlle Gardes-Tamine rappelle que “[p]our ce chien qui fut nommé Richard, S.J.P. constitua un album de photos, où figurent également quelque photos du chat Dieulefit. En tête de cet album, est collé le certificat de pedigree, et sur la page de garde, on lit, de la main de S.J.P.: ‘On n'éduque pas un Monarque.’ A Richard ‘Cœur de Lion’, ses féaux, Diane et Diego, St John Perse, Diane Saint-Leger Leger.’ Ce chien était néanmoins très encombrant et turbulent et S.J.P. chercha souvent à le confier à des amis.” (*Ibid.*). On le trouve aussi mentionné dans des lettres à Mina Curtiss: celle datée *Les Vigneaux*, 6 Sept. 64, où il dit à sa destinataire qu'il a du confier “pour la saison, [s]on affectueuse bête à une vieille amie, propriétaire et donatrice à l'Etat d'une partie de l'île de Port-Cros, devenue «Parc National»” (*Lettres à une dame d'Amérique*, op. cit., p. 152); celle du 23 Janv. 65, dans laquelle c'est Alexis Leger lui-même qui est décrit sous le masque de Richard (*Ibid.*, p. 154). Dans la lettre à Jean Paulhan du 5 juin 1966, après la mort de Marceline Henry, “la bonne dame de Port-Cros”, S.J.P. dit avoir pris toutes les dispositions pour le faire entrer en Amérique par avion: “J'<e> irai moi-même le 7 l'attendre à l'aéroport de New York pour parer de mon mieux au choc d'un vrai drame, qui peut tourner au tragique pour une bête comme celle-là; car j'aurai encore à la trahir, avant d'avoir pu l'attacher moi-même à son nouveau milieu.” (*Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan (1925-1966)*, op. cit., p. 298).

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.292.

Le monde animalier, présent dans cette correspondance dès son premier séjour au bord de la Méditerranée, va des chats aux oiseaux (rossignols, roitelets, rouge-gorges, chouette chevêche mais aussi grands rapaces comme aigles et gypaètes), des iules et mantes religieuses aux cigales, fourmis, sauterelles sans oublier chiens, renards et lézards. Tout un monde de compagnonnage domestique et familial, qui révèle l'attachement du poète au milieu de ce côté-ci de l'Eau.

## 2. 2. La flore méditerranéenne

Alexis Leger revient souvent dans sa correspondance sur son activité de débroussaillier et de planteur. Il aime à déplacer les plantes, dans le plus grand respect de la flore méditerranéenne. Ainsi écrit-il à Mina Curtiss le 26 septembre 1958, après un été de souffrance au bras droit: "je déplacerai quelques petits pins, cyprès et oliviers sauvages nés d'eux-mêmes dans mon maquis".<sup>47</sup> Et le 2 septembre 1959: "je me découvre en songe [...] des ambitions de planteurs d'arbres fruitiers!" Mais il ajoute entre parenthèses: "(Je dois me limiter cette année aux clôtures.)"<sup>48</sup> Il est fier d'une citerne, qui, écrit-il le 9 septembre 1960, "grâce à quelques orages hors saison [lui] a assuré un peu d'eau complémentaire et gratuite pour les arrosages de légumes du vieux "Papa Mauger".<sup>49</sup> "Je m'enquerrai, l'an prochain, ajoute-t-il, d'une possibilité de faire monter jusqu'à hauteur de la maison l'eau d'un charmant vieux puits que j'ai dégagé au bas de la garrigue."<sup>50</sup> Le figuier est souvent rappelé pour ses caractéristiques miraculeuses.

C'est "un vieux poirier, des mimosas sauvages, et quelques rejets d'anciennes vignes" qu'il a sauvé à la fin de l'été 1961.<sup>51</sup> Le 2 décembre 1963 il peut annoncer à Mina d'avoir "achevé la longue entreprise de [s]es clôtures, restauré le vieux puits, dégagé de [s]es propres mains une partie de [s]on inextricable brousse intérieure, tracé quelques pistes à sentiers nouveaux, fait quelques modestes plantations avec les ressources mêmes du lieu, et tenté de sauver [lui]-même, sans intervention scientifique, quelques uns de [s]es plus beaux «cyprès de Lambert»" atteints de la maladie sévissant à l'époque dans la région.<sup>52</sup> Il devra en faire abattre cinq en 1965 et trois en 1966, à grand regret, d'autant plus qu'ils avaient pour lui une sorte de signification symbolique. C'était "la première chose" dont Mina lui avait parlé et qui avait frappé son amie, à sa première visite du lieu, par un temps de mistral: "Ils vous avaient protégé du vent, et je les aime entre tous dans leur austérité de «monstres»",<sup>53</sup> lui écrit Alexis Leger, en utilisant pour ces arbres le même terme dont il désignait soit lui-même soit Mina dans sa correspondance.

---

<sup>47</sup> *Lettres à une dame d'Amérique*, op. cit., p. 98.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 161.

Il aurait aimé, en février 1964, offrir à Mina, “l’Amie des fleurs de vrai terroir”, “un bouquet de ces petits narcisses sauvages cueillis dans la garrigue”.<sup>54</sup> Les décrets et règlements pris par l’autorité locale à la suite de grands incendies du Var, l’obligent, l’an d’après, au “«débroussaillage» total et radical de toute la terre des *Vigneaux*”.<sup>55</sup> Ainsi se représente-t-il travaillant “d’arrache-pied, hache et coutelas ou scie en main”, pour alléger la tâche des débroussaillieurs professionnels, rentrant “tout enfumé des très grands feux”<sup>56</sup> qu’il fallait allumer les jours de pluie. Mais aussi regardant “émerger du buisson blanc”, que Mina lui avait appris à tailler, “à l’un des angles de la maison, l’unique rose des *Vigneaux*”.<sup>57</sup>

Il lui annonce, le 18 novembre 1966, que “le débroussaillage partiel de son vallon lui a dégagé la surprise d’un beau puits, connu jadis dans le pays, et l’amorce d’une jolie promenade d’automne à flanc de colline”.<sup>58</sup>

Pas question, aux *Vigneaux*, de jardinage féminin, de floriculture. Il paraît affirmer avec force sa virilité en opposition à cette occupation éminemment féminine, dont Mina a le palmarès.

Il refuse des roses trop mièvres qu’on lui avait envoyées,<sup>59</sup> se veut défricheur, découvreur, explorateur, écologiste respectueux des espèces endémiques locales, du caractère sauvage des lieux. Il préfère s’instituer “sur quatre malheureux hectares de garrigue consumée jusqu’à l’os, seul homme à tout faire: pour le terrassement, le déroncement, la maçonnerie, la menuiserie, les plantations”,<sup>60</sup> ainsi qu’il l’écrit à Jean Paulhan le 19 juillet 1960.

### 2.3. Le “scandale” du beau temps

“Et nulle tentation de mer, en dehors de la natation quotidienne et bourgeoise dans cet inaltérable scandale du beau temps méditerranéen”,<sup>61</sup> écrivait Alexis Leger à Paulhan dans cette même lettre. Dans la correspondance authentique, le “scandale du beau temps” est une espèce de leitmotiv. L’expression revient plusieurs fois. On la retrouve dans la lettre à Francis Biddle du 3 novembre 1959: “Ici, l’hôte de marque est toujours le beau temps, qui pousse son arrogance jusqu’au scandale”,<sup>62</sup> à Paulhan encore, le 9 novembre 1961: “Tout ce scandale de beau temps!”.<sup>63</sup> A Mina Curtiss, le 9 février 1964: “Un scandale de beau temps, de fraîcheur et de

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> *Ibid.*, p.161.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>59</sup> “J’ai refusé sans regret, cette année, un envoi de roses nouvellement baptisées qu’un ancien «fan» de Paris a voulu me faire accepter. Qu’en aurais-je fait, grands dieux! De mesmains inexpertes auxquelles vous n’avez rien pu enseigner en fait de jardinage.” (*Ibid.*, p. 161-162).

<sup>60</sup> *Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan (1925-1966)*, op. cit., p. 173.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Courrier d’exil*, op. cit., p.262.

<sup>63</sup> *Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan (1925-1966)*, op. cit., p. 199.

lumineuse pureté. Une parfaite atmosphère de nature vivifiante et de grandiose solitude marine”,<sup>64</sup> et le 13 février, même année 1964: “Ici, le scandale du beau temps continue”.<sup>65</sup>

Il ne faut pas oublier que “scandale” est un terme provenant du bas latin “scandalum”, emprunté par la langue de l’église au grec “skandalon”, dans le sens d’ “obstacle, pierre d’achoppement”. C’est le mot par lequel les Septante ont traduit l’hébreu “mikchol”: “ce qui fait trébucher”.<sup>66</sup>

Le bulletin météorologique semble, pourtant, dans la correspondance, s’être arrêté sur le beau temps: “Une éternité de beau temps sans mistral et sans eau, à peine rompu une nuit par quelques heures d’orage”,<sup>67</sup> écrit Saint John Perse à Mina le 17 septembre 1961; et encore à la même, le 2 décembre 1963: “Le temps a été, jusqu’à ces derniers jours, invraisemblablement beau”.<sup>68</sup>

Beau temps et bien être s’allient sur la presqu’île de Giens, où le vent pourtant fait défaut. Les Vigneaux semblent avoir le pouvoir de mettre Alexis Leger dans un “véritable état de grâce et de sécurité féconde”,<sup>69</sup> comme il l’avoue à Mina le 9 octobre 1965. Et cet état est d’ailleurs, dans les lettres authentiques, étroitement lié à l’appropriation de ce lieu: “Ici c’est toujours la même ‘action de grâces’ qui monte secrètement des *Vigneaux* à chacune de mes reprises de possession. [...] Mon amour devient farouche pour ce lieu de retraite”,<sup>70</sup> écrit-il le 16 Août 1966, dans une lettre où les possessifs foisonnent. Il se reconnaît, donc, et se décrit en propriétaire heureux.

Mais le scandale du beau temps ne traduit-il pas un malaise?

### 3. Ecrire la Méditerranée

La correspondance publiée dans la Pléiade, on l’a désormais bien montré, accède au statut d’œuvre de Saint-John Perse. Le corpus de lettres sur lequel j’ai ouvert mon intervention a un rôle spécifique à l’intérieur de ce système complexe qu’est le volume paru chez Gallimard en

---

<sup>64</sup> *Lettres à une dame d’Amérique*, op. cit., p. 145.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>66</sup> Cfr. la voix «scandale» du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* par Paul Robert, Paris, Société du Nouveau Littre, 1970.

<sup>67</sup> *Lettres à une dame d’Amérique*, op. cit., p. 134.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 142. Ce beau temps continu nous renvoie au journal de la croisière aux îles éoliennes où la présence du soleil est aussi insistante. Année du Centenaire, Journal de la *Croisière aux Îles Eoliennes (Aspara)* (13-31 Juillet 1967), *Cahiers Saint-John Perse*, n. 8-9, Paris, Gallimard 1987: “très beau temps” (p. 93), “Invraisemblable continuité du beau temps”, “Le beau temps massif occupe toujours toutes marches et toutes fosses où puisse sauter le beau temps” (p. 193); “Toujours le même inépuisable beau temps et belle mer”, “Édit de beau temps (Proscription)” (p. 215).

<sup>69</sup> *Lettres à une dame d’Amérique*, op. cit., p.160.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 168.

1972. Je voudrais ici indiquer quelques pistes de lectures, en partant des données concernant le monde méditerranéen tel qu'il est évoqué dans ces lettres.

Dans un parcours de lecture suivie, le lecteur des *Œuvres complètes* rencontre d'abord la lettre adressée à Mrs Francis Biddle, qui sera suivie des lettres à M. Francis Biddle, puis de celles à Louis-Marcel Raymond, à Jean Paulhan, à Mrs Henry Tomlinson Curtiss, la dernière étant celle à André Rousseaux.

Dans la lettre à Katherine Biddle, la première donc de ce corpus, une question est posée: "A la Méditerranée comme mer, m'habituerai-je jamais? «Nous qui sommes hommes d'Atlantique ...» fut pour trois siècles une expression courante dans le langage de mes arrière-parents".<sup>71</sup> C'est la question à laquelle vont répondre les trois lettres sur lesquelles se ferme la section consacrée à Mrs. Henry Tomlinson Curtiss, lettres qui ont déjà été plusieurs fois commentées par d'éminents critiques.

Je me bornerai ici à souligner tout simplement ceux qui m'ont semblé les points de repère essentiels dans la relation de Saint-John Perse à la Méditerranée: ces vraies fausses lettres à Mrs Henry Tomlinson Curtiss témoignent une sorte d'évolution en trois mouvements dans l'attitude de Saint-John Perse face au monde méditerranéen.

Un premier mouvement de méfiance envers un monde trop facile, trop accueillant, dans la lettre du 27 juillet 1957:

"La Provence maritime est claire et belle, un peu 'pathétique' au sens américain du terme – oui, désespérément prodigue, envers moi, de sa complicité voulue, qui ressemble parfois à une supplication ... Mais que me voilà loin de l'Atlantique! Et que de vagues encore à congédier, qui reflueront toujours longuement, et sourdement, jusqu'à moi. Tout cela, peu de chose, auprès de ce qui m'étreint déjà.

Solitude à défendre jusqu'en terre française! [...]<sup>72</sup>

Un deuxième mouvement où le poète s'affirme "égal entre Amérique et France", où, derrière la "Provence, dite maritime", cernée dans le détail de sa terre de sa flore et de sa faune, viennent se dessiner à travers les inventaires des plantes, des animaux, des "forces naturelles", des amis

---

<sup>71</sup> O.C., p. 924.

<sup>72</sup> OC, p. 1057. "Que vous dire d'autre de cet écart nouveau, à bout de presqu'île et de France? Soirées étrangement silencieuses, et pas une bête encore auprès de moi. Au loin seulement la petite chouette de Pallas. La mer, à l'aube, se haussant aux baies du grand salon désert, et débordant, dans le studio, jusqu'à la table de travail: haute conscience satisfaite, et qui n'a point fini pour moi de mimer l'autre face du monde." (*Ibid.*).

de la région, l'ensemble des terres qu'il a parcourues, et surtout, comme on l'a bien vu, la Guadeloupe de son enfance. Il accepte maintenant le partage, l'hybridité pour ne pas dire le métissage tout en délimitant bien la Provence qu'il peut aimer : abrupte, sauvage, austère, maigre.

La terre ici pour moi soulèvera peu à peu ses paupières, et je saurai m'en concilier l'attrait. Discrétion, près de mer de cette terre ascétique, sans graisse ni mollesse, et d'autant plus avide d'être. Terre ignorante du soc et de la bêche, et qui ne céderait, je crois, qu'au bulldozer ou à la dynamite. (pas une poche de chair meuble où exercer, Mina, vos mains de belle pétrisseuse de jardins.) Je m'enchanterai peut-être un jour de ce beau corps aux fines jointures, à l'ossature très racée qu'est la terre de Provence. [...] Terre jonchée comme un grill, de dépouilles de cigales et de coquilles blanches.”<sup>73</sup>

Un troisième mouvement, enfin, où “l'alliance est consommée”.<sup>74</sup> “Partage donc égal entre mes liens d'Europe et d'Amérique”.<sup>75</sup> Un programme de vie nettement défini: “Je garde ma résidence domiciliaire à Washington et passerai désormais six mois en France et six mois en Amérique”.<sup>76</sup> Description de l'emploi du temps aux *Vigneaux*.<sup>77</sup> Introduction à la haute Provence, à

ce haut arrière pays dont les surprises sont réelles, et l'attrait incessant: ouvertures au loin d'étendues vertes et d'horizons déserts, boisés d'une seule essence, le pin, et qui nous masque à peine le relief, non le mouvement, de très belles aventures géologiques [...] Autorité inattendue de toutes ces parties hautes de l'arrière-Provence, terre fourrée, dit-on, de sangliers, et survolée parfois encore des derniers grands rapaces de France en voie d'extinction ...<sup>78</sup>

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 1059.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 1063.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 1064

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 1060.

<sup>77</sup> “Ici, je poursuis **mes** travaux de clôture et de débroussaillage (travaux réglementés contre le risque d'incendie). Je pousse aussi plus loin **mon** tracé de layons, dans la grande pinède encombrée de genêts épineux (et j'en rapporte parfois la dépouille féérique de quelque belle couleuvre à collier). J'ai déjà fait plus qu'avancer **mes** rampes et corniches sur tout **mon** front de mer. J'ai nettoyé **mes** trois bouquetaux de «chênes vertes» (pour moi des «chênes noirs»!); éclairci à fond de val **mon** bois de mimosas sauvages; et fait courir à flanc de colline quelques amorces de sentiers sauvages, pour contourner de haut la masse encore impénétrable de **mon** maquis de ronces (domaine réservé du renard et d'un ruisseau de temps d'orage).” (OC, p.1064). C'est moi qui souligne.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 1065.

C'est justement cette partie du pays qui revient dans la lettre à André Rousseaux du 30 juillet 1959, la dernière de ce corpus, où le poète évoque l'incomparable randonnée provençale effectuée avec son ami à son retour en France:

J'aimais déjà comme vous la ferveur, le tranchant, de cette Haute Provence spirituelle, dénuée de toute complaisance. La longue et belle course, d'une seule traite, en pays haut, laisse encore en moi son lumineux sillage. Elle m'aide à dégager, d'une invisible autorité terrestre, les premières lignes de force dont j'ai besoin pour combattre loyalement mes vieux préjugés antiméditerranéens [...].<sup>79</sup>

Ces derniers mots renvoient, comme par un clin d'œil, à la très longue note de la Pléiade contenant intégralement la relation de Pierre Guerre, *Dans la Haute Maison de mer*, publiée en 1959 dans un numéro d'*Hommage des Cahiers du Sud*.<sup>80</sup> Sous-titre de la relation: *Rencontre avec Saint-John Perse*. Guerre y présente le poète dans sa maison des "Vigneaux", que tout lecteur de la Pléiade peut ainsi apprendre à connaître. Il rappelle, entre autre, la conversation qu'il a eue avec Saint-John Perse à propos des jardins botaniques, et tout particulièrement à propos du jardin botanique de Montpellier où, écrit Guerre:

le long de parterres consacrés aux plantes médicinales, contre des bosquets de fête galante, on a placé des bustes de botanistes, avec leurs petites lunettes et leurs visages timides et doux. "Il doit y avoir là le buste de Michaux", me dit-il.<sup>81</sup>

Ce qui nous renvoie à la lettre du 4 novembre 1967, adressée à Louis-Marcel Raymond où, Saint-John Perse faisait une référence à la ville de Montpellier, citée entre parenthèses à propos des «vieux botanistes français statufiés».<sup>82</sup>

Dans ce même article, Pierre Guerre rappelle aussi l'intérêt que le poète portait à "l'intégrité, l'acuité, la loyauté de l'épée".<sup>83</sup> Comme tout le monde le sait, il touche par ce biais à l'argument dont il est question dans les pages XXXIX, XL et XLI de la *Biographie*: Saint-John Perse

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 1078.

<sup>80</sup> *Cahiers du Sud*, t. XLVIII, n.352, oct.-nov. 1959.

<sup>81</sup> *O.C.*, p. 1335.

<sup>82</sup> Cfr. plus haut note 2.

<sup>83</sup> *O.C.*, p. 1341.

homme d'Atlantique, qui "n'a jamais aimé l'esprit latin et revendique l'héritage celtique jusqu'à hauteur des Tropiques".<sup>84</sup> Pierre Guerre ajoute pourtant que le poète

combat loyalement son préjugé antiméditerranéen en s'attachant avec passion à la carte tectonique de cette Provence maritime, «dont les lignes de force, me dit-il, et le vaste complexe de violence secrète, sous une invisibilité de rare distinction, sont toujours pour moi une incomparable surprise». Il suit en imagination «tout ce puissant relief, en liaison sous-marine avec les forts plissements marocains qui s'orientent finalement vers l'Atlantique».<sup>85</sup>

La relation de Guerre occupe une des dernières notes des *Œuvres Complètes*. Placée ainsi en fin de volume, elle semble faire pendant aux dernières pages de la *Biographie*. Mais, tandis que la *Biographie* insiste sur le partage entre Atlantique et Méditerranée, les mots de Saint-John Perse rapportés par Pierre Guerre, dessinent un agencement, un enchaînement, qui semble unir l'Atlantique à la Méditerranée "en liaison sous-marine". Et cela par une

“[è]criture inlassable / effacée et reprise, à jamais embrouillée”.<sup>86</sup>

**Maria Giulia Longhi**  
(Université de Milan)

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 1342.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 1342.

<sup>86</sup> Année du Centenaire, Journal de la Croisière aux Îles Eoliennes (*Aspara*) (13-31 Juillet 1967), *Cahiers Saint-John Perse* n. 8-9, Paris, Gallimard 1987, p. 265.